

La Gringa

Marie La Palme Reyes

« Enrique arrive avec sa Gringa! » J'avais neuf ans. Depuis quelques semaines, j'entendais cette phrase déclinée sur tous les tons par les membres adultes de ma grande famille. J'étais tellement content. La dernière fois que mon oncle était venu au Chili, il m'avait apporté une canadienne. Un superbe manteau que je portais avec fierté même si les enfants de mon cours se moquaient de moi. Ils n'en avaient pas d'aussi beaux que moi. Ils étaient jaloux. Un point, c'est tout! La question était réglée.

L'oncle Enrique avait obtenu un « master » au MIT sur la fatigue des métaux. C'est ainsi que j'appris que les métaux se fatiguaient comme moi quand tout essoufflé, après une course, je devais me reposer sur un banc. Comment les métaux se reposaient-ils? On ne pouvait quand même pas les assoir sur un banc. C'était une question que je me proposais de lui poser dès que je le verrais.

Après la Deuxième Guerre mondiale, à la fin des années quarante de l'autre siècle, l'armée chilienne était très généreuse envers ses diplômés talentueux. Elle leur octroyait de généreux stages dans de grandes universités nord-américaines. À la fin de leur séjour, en plus d'un titre de maître ou de docteur, ils avaient le droit de revenir au Chili avec des appareils ménagers électriques, des voitures dernier cri et de nombreux cadeaux pour les neveux et nièces.

Nous l'attendions tous avec impatience et moi, j'avais bien hâte de faire un tour de Gringa.

Dans ma tête, ma mère n'existait qu'en cohorte. Elle était membre à vie et à part entière d'une entité complexe qui s'appelait la Soeurs-de-ma-mère. Cette entité complexe partait en vacances, cuisinait, riait, tricotait, crochetait, parlait et parlait et parlait encore et encore. C'était une entité, à plusieurs voix, bras et pieds, mue par une seule pensée, pour ainsi dire indifférenciée, un genre de baromètre moral à réaction. Ce dernier mesurait avec précision les variations de la pression engendrée par le qu'en-dira-t-on. La question favorite était du genre « mais, qu'est-ce qu'ils vont penser? » ou « qu'est-ce qu'on va penser? » ou mieux, encore, « qu'est-ce qu'il va penser? » Avec les années, j'en étais arrivé à déchiffrer la question « qu'est-ce qu'il va penser? » Le pronom « il » était toujours mis à la place de l'oncle curé de cette entité. De plus, j'en étais venu à la conclusion que ce curé était en grande partie responsable de la majorité des variations de pression mesurées et enregistrées par le baromètre familial. L'oncle curé s'appelait Enrique. Tous les hommes respectés par la Soeurs-de-ma-mère s'appelaient Enrique. Mon père s'appelait Gustavo. C'était deux faits indéniables. J'ai expliqué l'aspect

baromètre, il me reste à préciser l'aspect « à réaction ». Une fois que la mesure était prise, et surtout si elle était prise à la suite de « qu'est-ce qu'il va penser? » il y avait réaction instantanée de la part de la fratrie féminine qui entraînait notre vie dans une tornade de palabres destinée à oblitérer de la face de la Terre une quelconque velléité d'hésitation à donner son accord complet et inconditionnel aux dictats de l'oncle curé.

Pour le moment, ce qui me préoccupait le plus, c'est que le directeur du chœur de l'école voulait que je porte des pantalons longs que moi, je refusais d'enfiler. J'étais le seul court vêtu et le directeur était perturbé par le manque de symétrie verticale de l'ensemble choral. Il eut le malheur de me dire : « Que vont penser les gens en te voyant ainsi, toi, le fils du sous-directeur de l'École des mines, affublé de la sorte? » Il tombait pile sur mon point le moins vulnérable. Je n'étais pas un adepte inconditionnel de l'entité complexe. Les états d'âme du baromètre moral à réaction ne faisaient pas un pli sur ma différence, sauf en de rares occasions que j'expliquerai bientôt. En fait, non, ce n'est pas vrai! Le qu'en-dira-t-on produisait chez moi, systématiquement, l'effet contraire. J'ai oublié les raisons, certainement plus profondément inconscientes, de mon désaccord d'alors qui s'évanouit dans la boîte noire de mon enfance caduque. J'avais un chien et un vélo pour nous transporter. J'avais aussi un intérêt tout platonique pour les belles voitures que je voyais défiler dans les films des matinées du samedi.

La vie était belle.

Jusque-là, mes étés avaient toujours dépendu des mesures du baromètre moral à réaction qui, à l'approche des grandes vacances, devenaient soudainement constantes. Je rêvais d'un cataclysme cosmologique qui m'aurait permis d'échapper à la fatalité engendrée par cette constance. J'avais trouvé en mon père un allié qui, année après année, invariablement, me promettait que ce serait la dernière fois que nous serions obligés de tous nous retrouver au presbytère de l'oncle curé pour y passer les vacances d'été. Et moi, année après année, je le croyais dur comme fer, pour ensuite, rapidement me rendre compte que le fer est rarement aussi dur qu'on ne le croit.

Les époux, les cousins et cousines pouvaient, à eux seuls, former au moins deux équipes de football... et... ils l'ont fait. C'était un gros nombre sur lequel l'oncle Enrique exerçait une dictature sans merci d'entraîneur intransigeant. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était les rapprochements ludiques qui s'établissaient entre ses petits-neveux et ses petites-nièces. Une grande partie de ses énergies était consacrée à surveiller les occurrences de ces rapprochements de plus en plus fréquentes à mesure que l'été vieillissait. Il nous maintenait occupés du matin au soir. Les courses au village pour acheter du pain pour les deux équipes de football, les pommes de terre qu'il fallait peler, le jardin qu'il fallait sarcler, la pelouse qu'il fallait ratisser, les planchers de bois qu'il fallait cirer, la sacristie qu'il fallait fleurir, les balustrades qu'il fallait épousseter. Et même mon père, qui pour changer une ampoule faisait appel au policier en faction au coin de la rue, dut refaire tout le système électrique du presbytère. À bien y penser, nous formions des brigades militaires et non des équipes de football.

Une fois, ce fut mon tour d'aller acheter le pain au village qui se trouvait à trois kilomètres du presbytère. Le boulanger mit les pains dans une grosse poche de jute qu'il déposa sur mes épaules. Je ploiais sous le poids du pain, des trois kilomètres, de la chaleur et je n'avais ni mon chien, ni mon vélo pour me consoler.

La vie en vacances était bien dure.

Lorsque l'oncle curé n'avait plus de travail à nous imposer et qu'il s'imaginait débusquer encore en nous quelques vestiges d'énergie douteuse, il obligeait les garçons à jouer au ping-pong et les filles à sauter à la corde. Avant d'aller dormir, il désignait, parmi les garçons, celui qui aurait l'insigne honneur d'être son enfant de chœur à la messe du lendemain matin. Son index s'abaissa vers moi une seule fois. Je fis sonner les clochettes au milieu de la lecture de l'épître, je fis des signes de croix six ou sept fois durant son sermon, je lui apportai les burettes après la consécration. Il se plaignit auprès de mon père de mon manque de sérieux et d'attention. Mon père lui répondit qu'il aurait très bien pu me voir arriver en pyjama avec des chaussettes de couleurs différentes et un surplis à l'envers. Qu'auraient donc alors pensé ses pieuses paroissiennes assidues? Ma distraction, qu'à partir de ce moment, je cultivai avec sérieux et attention, devint mon précieux talisman pour le reste de l'été.

Cet été-là, et pour la première fois, je n'ai pas protesté quand la Soeurs-de-mère déclara qu'il était le temps de louer le camion, d'empiler les valises, les chats, les chiens, les canaris, les enfants, leurs jouets et de partir pour l'été avec maris, gants et boîtes à chapeaux. Mon père me regardait, étonné. Il était intrigué par ma placidité soudaine. Moi, je savais que l'oncle Enrique, le mien, et non l'oncle curé, arriverait bientôt au presbytère avec sa Gringa. Je rêvais d'entendre le ronronnement de son moteur qui n'avait pas de manivelle, d'écouter le silence de son freinage de velours, de me prélasser sur ses banquettes de cuir fin, de sentir la brise qui se précipiterait vers moi à plus de soixante kilomètres à l'heure et d'entendre le son distingué de son klaxon à l'accent nord-américain.

Et le grand jour arriva!

La première chose qui m'étonna fut que l'oncle curé décida d'aller le chercher à la station de train dans sa vieille Ford à manivelle. J'étais inquiet : l'oncle Enrique aurait-il oublié de mettre du carburant dans sa Gringa ou alors de l'huile ou peut-être de l'eau? L'aurait-il laissée au port de Valparaiso à cause d'un malentendu sur les tarifs douaniers? La Soeurs-de-mère avait raconté que certains Chiliens de retour au pays avaient dû se dévêtir devant les douaniers et ensuite payer 10 000 % de la valeur des vêtements pour pouvoir se rhabiller. J'avais commencé à faire certains calculs à l'école avec les pourcentages et ces chiffres me paraissaient tout simplement astronomiques. Je ne voulais pas croire à une telle malchance. Je me dis alors, que l'oncle Enrique ne connaissait pas le chemin pour se rendre au presbytère et que l'oncle curé, étant, ce matin-là, en état de grâce, avait gentiment décidé de lui donner rendez-vous, au village, à la station de train. La Gringa suivrait la Ford et le cortège entrerait triomphalement dans l'allée fleurie du presbytère.

La Ford revint... seule. Mes pires appréhensions se matérialisaient. Les deux Enrique descendirent de la voiture et vinrent vers nous. Je vis alors ce qui me sembla être un paquet de jupes et une perruque de paille essayer de s'extirper maladroitement de la banquette arrière de la voiture. La Soeurs-de-ma-mère était déjà suspendue au cou de l'oncle Enrique, enfin je veux dire, pas celui de l'oncle curé! Personne ne s'occupait du paquet de jupes à crinolines sur pattes qui se dirigeait vers eux. Après avoir délacé les multiples bras qui l'enserraient, il se tourna vers la perruque blonde et dit à la ronde « Je vous présente Kay, elle ne parle pas l'espagnol, ce n'est pas nécessaire de lui parler, elle ne vous comprendra pas ». Le silence se fit, embarrassé, maladroit, gêné, et Kay resta debout, seule, ennuyée, regardant, d'un air absent, ses longs ongles vernis de rouge sang-de-boeuf qui s'harmonisait avec celui de ses minces lèvres qui n'étaient que la pointe de l'iceberg de sa minceur généralisée. La Soeurs-de-ma-mère était scandalisée.

On servit « las onces », des montagnes de gâteaux, de sucreries, de petits sandwiches aux oeufs, au concombre, au fromage, à l'avocat, du thé pour les dames et du vin fortifié pour les hommes. La Kay toucha à peine à cette surabondance de sucreries dont ma famille raffolait. On m'avait dit que ceci remontait à mes ancêtres allemands. Mais, oh! surprise, elle réclama un cocktail de gin et de vermouth décoré d'une olive verte fourrée de piment rouge mariné. Ce fut un branle-bas mental généralisé. Jamais gin et vermouth n'étaient entrés sous ces murs vénérables et encore moins une olive verte farcie au piment rouge mariné. Pour une fois, l'oncle curé n'influença pas le baromètre moral à réaction qui s'affola complètement, ne sachant plus s'il devait monter ou descendre. La réaction ne venait pas. L'oncle resta muet comme une carpe, laissant la responsabilité de la réponse à qui voudrait bien la prendre, quitte ensuite à le menacer de son index vengeur. C'est un de mes oncles, le Don Juan de la famille, qui s'offrit, pour aller, chez un voisin, demander le viatique nécessaire à la survie de la Kay. Tout le monde restait sur le qui-vive, en alerte dressée, attendant l'arrivée de ce cocktail indécent. La Soeurs-de-ma-mère était scandalisée.

Je profitai du repos que la conversation prenait alors, pour m'adresser à mon oncle et lui poser deux questions qui me tarabustaient. Je dis : « Tio, où est la Gringa? » et « Quand va-t-on faire un tour dans la Gringa? » Il y eut un autre silence et celui-là était mortel, un vrai froid de plomb descendit sur l'assemblée, le curé me flanqua une gifle derrière la tête, mon père me dit en riant que j'étais beaucoup trop jeune pour faire un tour dans la Gringa, La Soeurs-de-ma-mère me regardait d'un air scandalisé, mes cousins âgés me disaient « c'est qu'il est précoce ce petit », mes cousines âgées ricanaient. Je devins plus rouge que les ongles laqués au sang de boeuf de la Kay, je ne savais plus où me mettre. Le curé m'envoya me coucher et je partis en avalant courageusement mes larmes. Je m'endormis sur ma grande déception, au milieu d'amères larmes. Mon été était gâté. Jamais plus, je ne demanderais de faire un tour dans la Gringa. On avait ri de moi et je ne comprenais pas pourquoi.

La vie n'en valait pas la peine.

Une de mes cousines, qui m'aimait bien, vint me voir au petit matin, avant que ne se réveille le curé. Elle me confia que la Gringa, c'était la nouvelle femme de l'oncle Enrique et que Gringa était un nom générique que l'on donnait aux femmes nord-américaines. Quelle déception pour le jeune que j'étais alors! Ceci marqua la fin de mon enfance.

Même si l'histoire de mon enfance prit fin à ce moment, ce ne fut pas le cas de l'histoire de la Gringa.

Le lendemain, la Gringa et mon oncle partirent pour Talcahuano, qui était le port d'attache des bateaux de la glorieuse marine chilienne, pour habiter une des maisons réservées aux officiers. Mon père m'avait dit que c'est là que se trouvait le Huascar, le célèbre navire de la victoire. J'aurais bien aimé aller le visiter. Je n'entendis plus parler de la Gringa et l'année scolaire recommença. Quelques mois plus tard, je surpris une conversation dont je ne perçus que quelques mots : « pauvre Enrique, c'est terrible, que va-t-il faire? » et quelques semaines plus tard : « pauvre Enrique, elle ne pense qu'à ça... » et encore plus tard : « pauvre Enrique, je crains pour lui. » J'ai vite compris qu'il ne s'agissait pas de l'oncle curé. Ce n'est que des années plus tard que je découvris le pot aux roses, car ce sujet devint aussi clos que les monts de Vénus dont ma tendre sexualité commençait, sur la pointe des pieds, en catimini, à soupçonner l'existence souterraine et enchantée. Je me rappelle qu'à ce moment j'associais encore le triangle des Bermudes au mont de Vénus. La confusion venait d'un dictionnaire qui parlait du triangle de l'amour. Je savais que Vénus avait quelque chose à faire avec l'amour. Cependant, j'ignorais totalement le rôle des Bermudes dans ce triangle amoureux.

La Kay avait jusque-là vécu dans un petit village tout près de Boston. Elle était vendeuse dans un magasin de jouets pour enfants. L'oncle Enrique l'y avait rencontrée alors qu'il recherchait des jouets pour offrir à ses neveux et nièces de tous les âges de l'arc-en-ciel. Elle l'aida dans ses choix. Il lui en fut reconnaissant et, de fil en aiguille, ou mieux dit, de poupées en mécano, sa reconnaissance l'amena à lui demander sa main qu'elle s'empressa de lui accorder sans l'ombre d'un doute. Elle était fière de son bel officier et contente de s'échapper des Mickey Mouse, Pinocchio et cie. Je ne la trouvais pas belle. Sauf ses ongles et ses lèvres, tout était trop pâle. La Soeurs-de-ma-mère, après avoir pincé son derrière, déclara qu'elle était trop maigre et prescrivit à Enrique un régime de gavage. Mais la Kay était têtue. Aux fêtes de Noël suivantes, elle était toujours aussi pâle et mince.

À partir de ce moment, la famille la considéra comme un silencieux bibelot moderne qu'il fallait huiler au martini sec et regarder de loin, en coin. Le Don Juan de la famille reçut, de mon oncle Enrique, un coup de poing préventif pour avoir voulu déposer, sur la langue de Shakespeare, quelques mots fautifs et furtifs épicés d'un fort accent qu'il se préparait à laisser glisser le long des oreilles attentives de la pale et mince Kay. Un soir, pas longtemps après ce fameux coup de poing, je me surpris à penser à la couleur de son mont de Vénus. Je me demandais s'il était aussi pâle que la paille de ses cheveux. Ceci resta un mystère bien gardé par la vigilance de mon oncle et, plus tard, par la longueur de deux continents.

Maintenant que tous les acteurs de ces mélodrames familiaux sont six pieds sous terre, sauf quelques cousins et cousines éparpillés aux quatre vents, les qu'en-dira-t-on se sont aérés et le baromètre moral à réaction a pris le chemin des souvenirs vermoulus. J'ai alors appris, par des cousines plus âgées que moi, la pauvre et triste histoire de la pâle et mince Gringa de l'oncle Enrique.

Ils s'installèrent dans l'une des coquettes maisons construites sur les terrains de la marine attenants au port. La maison de l'oncle Enrique était située tout à côté du club des officiers. Il avait rapporté des États-Unis plusieurs appareils ménagers électriques, dont un immense réfrigérateur qui servait à fabriquer les glaçons pour le cocktail quotidien de la Kay. La cuisine était trop petite pour tous ces appareils. Le réfrigérateur trôna donc au salon et son ronronnement intime devint la ligne de marque de la Gringa. Les femmes des officiers se réunissaient pour « las onces » tous les jours à cinq heures. La Kay y alla une fois, mais comme elle ne parlait pas la langue, elle s'y ennuya prodigieusement et comme elle détestait les sucreries et les sandwiches au concombre, elle préféra rester chez elle.

L'oncle Enrique la voyait dépérir en silence. Pour avoir vécu aux États-Unis de nombreuses années, il savait pertinemment que leurs femmes n'éprouvaient pas les mêmes émotions que les femmes chiliennes qui étaient chaleureuses, grégaires, verbeuses, maternelles, belles, rebondies, amantes de bons plats bien gras, rieuses et encore plus. Depuis sa puberté, il craignait ces débordements de chair et de chaleur grégaires, c'est la raison qui l'amena à rapporter dans ses bagages cette pâle effigie de femme nord-américaine. Il la regardait de plus en plus distraitement comme on regarde, jour après jour, un paysage si beau soit-il.

Dans ce temps-là, les hommes et les femmes ne se parlaient pas au Chili. Les problèmes de couple hétérosexuel ou d'éducation des enfants n'étaient jamais abordés entre partenaires de sexe différent. Les hommes parlaient aux hommes et les femmes aux femmes. Ces mondes parallèles fonctionnaient parallèlement et tout le monde était heureux. Sauf la Kay. Elle avait été vendeuse dans un magasin de jouets, elle savait parler aux hommes et, encore mieux, elle savait les écouter d'une façon qui les captivait. Enrique, une fois revenu au Chili, n'avait plus besoin des conseils d'une vendeuse de jouets et ne voulait rien comprendre aux faux problèmes d'une femme qui avait tout. Ils ne se parlèrent plus. En cela, ils s'adaptaient à la société chilienne, d'autre part, la Kay devenait de plus en plus pâle et mince, en cela, ils tranchaient avec la mode ambiante.

Le sous-officier, chargé par l'Amirauté du bien-être du diplômé du MIT, avait lui-même vécu aux États-Unis. Son père était anglais et avait bourlingué sur les mers du globe durant de nombreuses années. Sa mère était chilienne. Il était donc en mesure d'apprécier les nuances idiosyncrasiques des différentes cultures. Il se rendit compte, malgré sa bonne volonté, de la minceur exponentielle de la femme de son officier supérieur et la relia à une vague nostalgie continentale. Il devint l'homme de la situation, tout en respectant, d'ailleurs scrupuleusement, les conventions maritimes et navales de l'Amirauté et de la société chilienne.

Un jour que l'oncle Enrique lui parlait en termes voilés de la minceur inquiétante de sa femme, il osa lui faire la remarque que quelques simples distractions aideraient peut-être à relever le moral de la Gringa et, ajouta-t-il de son plus grand cru, si son moral se relève, peut-être d'autres choses pourront aussi suivre cette tendance ascendante. Après une longue conversation entre hommes, même s'il s'agissait d'un supérieur à un inférieur et vice versa, l'oncle Enrique proposa à la Kay d'apporter, à cinq heures, son cocktail quotidien au club des officiers. Là, elle pourrait trouver une grande sélection de disques de jazz et, à cette heure, seulement quelques vieux officiers, au bord de la retraite et de la surdité qui jouaient aux cartes ou aux dames; donc, sa présence, dans un des fauteuils, n'incommoderait en rien les autres membres du club. C'était le seul endroit respectable où une femme seule pouvait entendre les rythmes sauvages de cette musique de New Orleans. Elle pourrait s'asseoir, profiter des bons fauteuils, se laisser aller au rythme de sa musique préférée tout en sirotant son cocktail dans une atmosphère feutrée, tamisée et tempérée qui lui rappellerait sa jeunesse bostonienne. Même l'Amiral, qui appréciait le diplôme de l'oncle Enrique, trouva cette solution élégante. Leurs femmes ne furent évidemment pas consultées. La Kay recommença à respirer. Bientôt, quelques officiers s'arrêtèrent auprès d'elle et lui glissèrent quelques mots dans sa langue maternelle. Ses joues rosirent.

Sa vie changea totalement. Le matin après son petit-déjeuner, elle commençait à se préparer pour sa sortie quotidienne. Chaque jour, elle modifiait quelque chose dans son apparence. Parfois le rouge à lèvres, ou le vernis à ongles ou les souliers ou les bas ou la coiffure. Petit à petit, les officiers remarquèrent ces subtils changements et l'invitèrent à jouer aux dames. Ses joues rosirent davantage, et elle commença à dépenser le salaire de l'oncle Enrique qui jusque-là avait vanté son sens de l'économie financière et ménagère. Les cadeaux aux neveux et aux nièces fondirent comme neige au soleil.

L'oncle Enrique n'arrivait plus à boucler la boucle à la fin de chaque mois et sa femme restait mince. La Soeurs-de-ma-mère était scandalisée. Vous imaginez, ma chère, qu'elle s'est achetée trois robes le mois passé et deux paires de souliers et en plus, il doit payer le gin et le vermouth et les olives vertes farcies au piment rouge mariné. Enrique ferait un si bon père. Il est si bon et si patient et si généreux. Quelle tristesse, un homme si dévoué! Pauvre Enrique! La Gringa n'est pas une femme pour lui. Il aurait dû se marier avec la soeur du maire de Providence qui était le cousin de l'oncle curé. Elle aurait été parfaite pour Enrique. La Gringa aurait dû rester dans son magasin de jouets avec Pinocchio et cie. Pauvre Enrique!

À Noël, la Gringa ne reçut pas d'invitation pour participer aux réjouissances de la tribu. Enrique y alla, seul. À ses neveux et nièces qui lui demandaient pourquoi elle ne venait pas. Il répondit que les Gringas n'avaient pas de sentiments comme nous. La Soeurs-de-ma-mère renchérit en disant que ça ne servait à rien de l'inviter, qu'elle ne comprenait pas l'espagnol et qu'elle ne mangeait rien, que tout ce qu'elle voulait c'était boire son cocktail et manger son olive verte, autant qu'elle le fasse chez elle et qu'elle ne vienne pas ternir de sa présence amorphe ces joyeuses agapes familiales. Les neveux et les nièces ne reçurent aucun cadeau de l'oncle Enrique.

La vie avait changé depuis l'arrivée de la Gringa.

C'est ainsi que la famille condamna, irrévocablement et définitivement, la Gringa aux oubliettes et aux gémonies. Mais, et c'est très malheureux, l'histoire ne se termine pas encore.

L'histoire ne se termine pas encore, car la Gringa continuait à dépenser et les fins de mois arrivaient de plus en plus rapidement, jusqu'à, finalement, se confondre avec les débuts de mois, et les officiers parlaient de plus en plus anglais, et la Kay devenait de plus en plus rose, et les glaçons sortaient de plus en plus vite du réfrigérateur, et les olives vertes farcies au piment rouge mariné ne faisaient plus qu'un court séjour dans leur bocal, et le jazz se faisait entendre jusque dans le bureau de l'Amiral.

Ça ne pouvait plus continuer.

L'oncle mit à la porte le sous-officier qu'il avait cru être l'homme de la situation. Il ne lui venait que cette idée à la tête pour freiner la bousculade des factures qui ne faisaient qu'une bouchée des fins et des débuts de mois et pour anesthésier les tourmentes de sa vie sentimentale et familiale qui déteignaient sur sa vie professionnelle. Il se sentait fatigué, très fatigué et, soudain, une envie irrésistible, le prit à l'improviste et « out of the blues » comme l'aurait dit la Kay à Boston, de faire un doctorat sur la fatigue des métaux. Mais, ce n'était pas sérieux, plutôt un rêve éveillé auquel la pensée rationnelle ne donne jamais suite. Il travaillait de plus en plus tard au bureau et rentrait donc à la maison de plus en plus tard.

Un soir, comme tous ceux qu'il vivait depuis des mois, un soir comme un autre, un soir qui ne sortait pas de l'ordinaire, un soir sans lune de mer aux abois, aux alentours de minuit, il rentra chez lui comme si de rien n'était. La maison était noire des pieds à la tête. Il entra au salon et ce qui le surprit tout d'abord, c'est qu'il n'entendit pas le doux ronronnement rassurant du réfrigérateur. Il se précipita vers la chambre à coucher, ouvrit des tiroirs, des garde-robes. Rien, absolument rien, sauf une crinoline défraîchie abandonnée sur l'oreiller conjugal. Il alla vers la cuisine. Il ne restait que quelques pots vides. Dans l'évier, une tasse sale au rebord maculé de rouge à lèvres. La salle de bain avait subi le même sort. Des flacons vides, des effluves évanescents et quelques cheveux de paille sur le bord du lavabo, des bouts de savon refroidi, une brosse à dents échevelée, un tube de dentifrice en bigoudis, une tristesse de remugle humide et déjà moisi. L'absence de la Gringa avait envahi la maison comme une odeur d'humidité mesquine. Il retourna au salon, s'assit sur un fauteuil et laissa pleurer sa masculinité humiliée. La Gringa était repartie pour les États-Unis avec le réfrigérateur.

Le lendemain matin, quand il voulut quitter, à son tour, cette maison de tous les malheurs, il constata que la Gringa s'était envolée non seulement avec le réfrigérateur, mais aussi avec la voiture et son chauffeur.

Une honte sordide, inhumaine, mortuaire l'envahit de la tête aux pieds comme un suaire bien ajusté. Il tenta de s'égorger avec ses propres mains, mais ne réussit qu'à se

donner un torticolis. Il se précipita chez son supérieur immédiat et offrit sa démission sur-le-champ de peur que celui-ci ne la lui demande en premier. Son supérieur lui conseilla de réfléchir aux conséquences de son geste. L'oncle refusa. Il offrit de nouveau sa démission. Son supérieur la refusa à nouveau. La troisième fois que l'oncle offrit sa démission, le supérieur dut l'accepter, car ainsi se passaient les choses en ces temps-là au Chili. La démission devenait effective le soir même. L'oncle mit de l'ordre dans ses papiers. Il laissa, bien en vue sur son bureau, ses dernières recherches sur la fatigue des métaux. Il retourna chez lui. Après quelques minutes, il en ressortit avec une petite valise. Il laissa la clef de la maison dans la serrure de la porte de l'entrée. Il prit l'autobus qui le déposa à la station Mapocho à Santiago. De là, il marcha et s'installa à vie chez la Soeurs-de-ma-mère.

Ainsi se termine la triste histoire de la pâle et mince Gringa du pauvre Enrique.